

A low-angle photograph of a young man with dark hair, wearing a vibrant red jacket. His right arm is raised high, with his hand open and palm facing forward, reaching towards the top of the frame. His head is tilted back, and his eyes are closed. The background is a clear, deep blue sky. The lighting is bright, casting shadows on his face and jacket.

DIANA
FILIPPOVA

L'Amour
et la Violence

roman

Flammarion

DIANA FILIPPOVA

L'Amour et la Violence

Valentin a l'âge d'aller à l'école et n'a toujours pas de nom. Pas de nom, pas d'existence dans la Cité où sa mère et lui sont entrés par effraction avant que le régime de séparation relègue la multitude à son sort. Bien décidé à accomplir son ascension très haut, tout en haut, il est rattrapé par le passé de sa mère, les soubresauts de sa mémoire, les tremblements d'une société obsédée par l'ordre, la paix et la volupté. Par le réel et l'irréel. Par Arsène, surtout, que Valentin rencontre alors qu'il vient d'avoir vingt ans, et les garde-fous qui s'effondrent d'un seul coup. Jusqu'à la fin, on le suit dans une lutte féroce avec l'amour, la révolte, la vérité, ou plutôt avec les formes qu'ils ont prises dans une société qui en étouffe jusqu'au désir.

Entremêlant les voies du roman social, du récit d'apprentissage et de la dystopie, Diana Filippova nous entraîne dans un roman politique qui est aussi une histoire d'amour. D'une douloureuse beauté qui n'est pas sans rappeler celle de Martin Eden, la quête de Valentin tend un miroir à une société d'une monstrueuse bienveillance, où tout est permis et rien n'est possible.

Flammarion

L'Amour et la Violence

DU MÊME AUTEUR

Technopouvoir, dépolitiser pour mieux régner, Les Liens qui libèrent, 2019.

Diana Filippova

L'Amour et la Violence

roman

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-5337-8

« L'homme a un besoin méconnu.
Il a besoin de faiblesse. »

Henri Michaux, *La nuit remue*

Gabrielle

Valentin est mon prénom, de nom je n'ai pas, ou alors je l'ignore, comme j'ignore mon âge. Je me donne cinquante ans, mais je pourrais en avoir dix de plus ou dix de moins. Grand échalas un peu voûté, cheveux d'un blond moyen, joues plates, front lisse. Dans le miroir voilé, l'homme qui me toise d'un regard clair est un fantôme. Sur son visage, rien n'imprime, ni la joie, ni le chagrin, ni le doute, seulement une stupeur de bas régime, l'abêtissement ténu des gens qui n'ont de mémoire que la courte traîne du présent.

Je suis étendu sur un mince matelas. Mon corps enroulé dans un drap de bile et de merde tremble comme la main d'un voleur. Les cauchemars me reviennent : pris dans un train qui ne s'arrête pas, tabassé aux flancs par une masse dentelée, enterré vivant dans une fosse commune. Je dis à la mémoire disparue : allez, viens, ça faisait longtemps, je suis prêt maintenant.

Il est sept heures. Comme chaque matin, je monte la garde de mon royaume. C'est dans ces quinze

L'Amour et la Violence

mètres carrés humides et poisseux que je vis depuis quatorze ans. C'est ici que commencent et s'achèvent mes souvenirs.

Seul, séparé des autres, interdit de relations. Interdit de parole. Je n'ouvre la bouche que pour reprendre mon souffle quand au milieu d'un geste incertain un pieu d'angoisse me perce le ventre. Dans les cuisines où je fais la plonge, je n'ai pas le droit de demander de l'aide ou de répondre à un affront. Quand il ne m'accable pas de ses mots sournois, l'épicier m'épie en silence. Il sait que je suis un criminel de haut grade.

Ils le savent tous.

Depuis le trentième étage d'un immeuble carrelé de tôles grises, je contemple les barres, les barres, partout les barres caverneuses, claquemurées dans la brume. On aurait voulu faire pire, on n'y serait pas parvenu. Je colle mon front à la vitre froide pour entrevoir le détail des rues, les gens qui marchent, une vie qui grouille. L'épicerie, le marchand de vin, le bistrot, tout est à portée de main. Et pourtant, c'est comme s'il n'y avait rien. Les passants au regard fuyant se dépêchent de rentrer chez eux, les jeux pour enfants abritent de rares badauds depuis longtemps déchus de l'enfance, les groupes qui rôdent s'agglutinent en essaim comme par grand froid. Il ne fait pas froid, comme il ne fait pas bon.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour toucher un corps, lui parler, recevoir à mon tour une parole ! Le jour suivant mon bannissement dans les confins, je me suis assis sur l'interdit. Dans la rue, j'ai hélé un homme, son visage me plaisait. Le soir même, on me rendait visite. « Encore une entorse au règlement de

L'Amour et la Violence

séparation, et on te retire la capacité de lire et d'écrire », m'a annoncé le docteur chargé de suivre l'exécution de ma peine. Je lui ai répondu qu'il pouvait aller se faire voir. « Tu n'en as pas besoin de toute façon », a-t-il ajouté, puis il m'a piqué au cou avec ce qui devait être une seringue. Je me souviens encore de cette sensation, chiffon sans vie qui s'effondre. À mon éveil, je ne savais plus lire, je ne savais plus écrire. Je scrutais avec stupéfaction les pages des livres que j'avais chez moi : ces petits dessins ne faisaient aucun sens, les symboles noirs riaient de mon indigence.

On ne m'avait pas même laissé le souvenir des titres qu'ils portaient, du nom de leurs auteurs.

Dans les premiers temps de mon exil, je me suis beaucoup masturbé. Ces actes brefs et frustrants me faisaient plus de bien que de mal. Lors de la visite de contrôle chez le docteur, je m'en suis plaint. À ma surprise, il m'a écouté. « On va régler ça, Valentin. Je vais t'accorder une dérogation spécifique au régime de séparation. Homme ou femme ? » Yeux secs, joues brûlantes, je tremblais. Un contact humain, ça ne se refuse pas. « Homme », ai-je répondu.

Dans le centre de santé sexuelle, on m'en a proposé quatre. J'ai choisi un garçon qui m'a paru d'abord assez jeune, la vingtaine peut-être. Lui n'essayait pas de sourire. Petit et mince, coiffé d'un nuage de cheveux noirs tirant sur le bleu, visage pâle, corps nerveux d'animal. Je l'ai amené chez moi et lui ai servi un verre d'un mauvais alcool. Il n'était pas bavard et je ne posais pas de questions. Soudain, il est venu s'asseoir sur mes genoux, me faisant face, les cuisses écartées, son cul maigre appuyé sur ma rotule ; c'était plutôt douloureux, mais je ne lui ai

rien dit, au contraire, j'ai dû esquisser un geste d'encouragement. De près, son visage révélait un enchevêtrement de fines lignes. Puis il a penché sur moi son torse encore habillé et m'a fait sentir son cou, l'odeur âcre m'a déplu et je l'ai repoussé. Il a fait glisser ses habits sur sa peau hâve, puis il m'a demandé ce que je voulais faire en premier, qu'il me suce, qu'il me branle ou qu'on passe directement au cœur de l'affaire. Un sourire stupide creusait ses joues de deux minces fossettes. « Passons au cœur de l'affaire », lui ai-je dit sans bouger. Il s'est mis à quatre pattes, a craché sur ses doigts rougeauds et se les est enfoncés dans le cul. Son dos était constellé de chevrons brun sale virant par endroits au rose, comme à la suite d'une brûlure ou d'une maladie de peau, ou encore d'un pourrissement qui frappe au hasard certaines portions du corps. Le son de sa voix a dissout l'envoûtement, allez, vas-y, lui ai-je dit, qu'est-ce que tu attends. Je l'ai pénétré, puis c'est allé vite. Lorsque j'ai retiré ma queue du puits béant où ondulaient les chairs rougeoyantes, une impulsion m'a fait plonger la main dans sa tignasse tandis que j'enfonçais les ongles de l'autre main entre ses omoplates et la faisais glisser jusqu'au sacrum. Mes ongles lacéraient sa peau abîmée, des cratères se formaient et s'emplissaient de sang. Il a hurlé, j'ai relâché l'emprise, me suis relevé et tout en bouclant ma ceinture lui ai demandé de partir. Mon accès de folie a dû l'effrayer, car il s'est précipité vers la sortie, rouspétant contre les autorités compétentes qui feraient

Gabrielle

mieux de m'abattre d'une balle dans la nuque plutôt que de livrer aux traîtres de mon espèce de pauvres types condamnés pour des méfaits somme toute insignifiants.

Ce matin-là, alors que j'entame la marche qui me conduira à l'arrêt de bus, ses traits ressurgissent. Je ne devrais pas m'en étonner, c'est après tout le seul visage qui de mémoire ait jamais été proche du mien. Mais ces traits ne sont pas les siens ; s'il lui ressemble, le visage n'est pas tout à fait le même. Il est beaucoup plus jeune et il me fait quelque chose. Souffle dans les poumons, fêlure au ventre. Je le sais, l'agitation tire sa source du visage, pas celui du prostitué, l'autre.

Dans le bus, une femme âgée m'insulte et me met un coup de sac dans les genoux. Deux adolescents me suivent dans l'espace du fond où sont relégués les criminels de haut grade. Dans leurs gueules retournées étincelle la mince lame du mot *traître*. Je tiens un petit moment, puis comme je n'en peux plus je descends à la station suivante. Je soupire, le restaurant est encore si loin, une heure de marche, pas moins.

Arbres, squares dépeuplés, larges avenues minérales, quelques touffes d'herbes rabougries. Rien de neuf. Puis, ça me vient : il n'y a personne. J'ai beau fouiller l'horizon, pas une âme. Comme si la vie s'était retirée de cet endroit sinistre. Soudain, ça gronde. Une horde d'enfants sautille pieds disjoints sur un parquet fatigué, une troupe de chevaux cogne des sabots les pavés d'une route poussiéreuse. De tels enfants, de tels chevaux, je n'en ai jamais vu. Mais leur image est si nette qu'en fermant les yeux et en tendant la main, je pourrais effleurer les boucles soyeuses, caresser du bout des doigts la blonde échine tachetée de noir.

J'accélère mon pas, le grondement s'affirme. Je les vois un peu plus haut : une escouade serrée d'une trentaine de personnes traverse l'avenue au trot. Leurs habits sont pauvres comme ceux de gens d'ici et leurs gestes – erratiques et confus. Ils ne courent pas dans une direction, ils s'esbignent de désarroi. La scène se répète encore et encore, jusqu'au restaurant.

D'habitude, j'y pénètre par la porte des arrières-cuisines. Cette fois, je prends la direction de l'entrée principale, réservée aux clients. Là non plus ça ne tourne pas rond. Les assiettes ne claquent pas, les couteaux ne s'empoignent pas sur le zinc, le chef ne rugit pas ses ordres aux commis rompus d'épuisement. Les tables devraient être dressées pour le repas de midi, elles ploient sous un amoncellement de vaisselle sale.

On m'appelle par mon nom. Au fond de la salle, près du bar, j'aperçois Mathilde, une seconde de cuisine, bannie cinq ans plus tôt pour réunion illégale. Je m'avance vers elle sans répondre, nous n'avons pas le droit de nous adresser la parole. Son uniforme est maculé de gras, elle n'a pas dû rentrer chez elle depuis le service de la veille. Sur ses genoux, un ouvrage dont elle caresse des doigts les pages noircies de petits symboles. Elle pose sur moi un regard émerveillé :

« Tu sais lire, toi ? »

Première fois en quatorze ans qu'on s'adresse à moi d'égal à égal. Je secoue la tête.

« Moi aussi, je croyais que je ne savais pas, et voilà que je sais... »

Un fracas.

« Ça vient des cuisines. »

Je parle, j'oublie l'interdit. Puis, sans réfléchir, j'y vais. Un homme gémit en faisant claquer portes et tiroirs :

« Mais merde, mais merde, ils ont tout pris, quels connards !... »

Il ne travaille pas ici, un étranger. Je crie :

« Vous là-bas, qu'est-ce que vous fabriquez ? »

L'étranger se retourne ; heurté par l'éclair de ses yeux possédés, je recule.

« Trop tard ! Ils ont volé toutes les armes. »

Et il se faufile aussitôt par la porte du fond.

Je passe lentement dans l'allée, ouvre les rares tiroirs encore fermés, inspecte les placards derrière

les portes béantes, examine ces recoins secrets que je connais mieux que personne. À chacun de mes gestes répond l'écho d'une pièce vide. C'est simple, il n'y a plus rien. Plus un couteau, plus une casserole, plus un fouet, plus un paquet de riz, plus une conserve de maquereaux, plus une patate germée.

Je retourne dans la salle. Sur la chaise qu'occupait Mathilde quelques minutes plus tôt gît la brochure froissée. Je m'en empare, examine la couverture avec ses épais symboles noirs.

Le roi est nu.

Ce ne sont plus des symboles, ce sont des lettres qui forment des mots.

Je l'ouvre au hasard : « À ceux qui restent. »

Une ombre coupe la page en deux. Elle se tient devant moi, figure androgyne de petite taille ; une curieuse combinaison grise taillée dans une matière souple et épaisse l'enveloppe de la tête aux pieds. Son visage ne me dit rien, sinon peut-être ce lent mouvement de mastication, cette boule imposante qui percute tour à tour sa lèvre, sa joue, son menton.

« Ça fait du bien de retrouver la mémoire, n'est-ce pas Valentin ? Surtout une mémoire comme la tienne. »

Je suis du regard les soubresauts de la boule sous sa peau veinée de bleu.

« Elle va s'éveiller doucement, couche par couche, un souvenir après l'autre. D'abord la lecture, après le reste. Tiens, lis ça, ça va t'aider. »

Gabrielle

Je prends le papier qu'elle me tend, le déplie.
Comme je me tais, elle m'ordonne : « À voix
haute ! » J'ouvre la bouche, me racle la gorge, me
reprends. Et la voix jaillit, puissante, mienne :

*Voici venu le temps de la pure violence,
Le temps de la séparation est révolu.
Allez-vous-en, joie, haine, amour, impatience,
De ces boissons, notre âme est maintenant repue.*

*Voici venu le temps de déterrer les armes,
De nos doigts purs flatter leur écorce rouillée,
Goûter pour la première fois du sang les charmes,
Sans peur. Et consommer la vue de l'eau souillée.*

*Et toi, mon pâle ami, apaise donc tes râles,
Salue la guerre qui guette son temps venir,
Promis, tu n'iras pas miner les cathédrales,
Mais si tu te défiles je devrai sévir.*

*La peur, le doute, je les briserai à mort.
La honte et l'amertume scelleront ton sort.*

Mes jambes cassent, je dois m'asseoir. Devant moi,
Gabrielle sourit, patiente, car c'est elle, c'est
Gabrielle, je m'en souviens maintenant, la chique,
Joséphine, le local du sous-sol, les ombres grises, le
muret, la descente, je me souviens maintenant.

Je demeure longtemps immobile, les yeux clos,
tandis que les souvenirs reprennent leurs droits sur
mon corps. La vie revient, et ce retour me saigne à

L'Amour et la Violence

blanc. Ma mémoire ne s'éveille pas un souvenir après l'autre ; l'enveloppe de ma conscience s'emplit d'un coup de toute la substance de la vie d'un homme, de cette eau saumâtre où flottent épaves et bijoux, les mains de ma mère et le bouge, le dôme rose et les pavés déchaussés, la peau rêche, les queues, les caricatures abjectes, la foule, les enveloppes grises entassées, les pommettes hautes sous une cascade de cheveux noirs aux reflets bleus, le whisky, le rideau. Et ce fait élémentaire, élémentaire et prodigieux, cette vérité simple : je me souviens.

« Maintenant, dit Gabrielle, je t'emmène voir Arsène. »

Tu te tiens devant moi, mon manuscrit entre tes mains. Encore une fois. Peut-être est-ce la bonne, alors je pourrai rentrer chez moi.

En commençant ces Mémoires, je t'ai fait la promesse de m'en tenir à la vérité. Chaque événement, chaque mot, chaque douleur, je les baignerai dans la franchise.

J'ai eu mes démêlés avec la vérité, la franchise n'a jamais été mon fort. Mais mon sort était entre tes mains, et j'ai tout fait pour répondre fidèlement à cet étrange cahier des charges.

La vérité, rien que la vérité, si je mens, je vais en enfer.

Des versions successives, il y en eut tant que j'en ai perdu le compte. Pendant des années, dans cette maison blanche, devant cet horizon étincelant et cette mer translucide, j'ai épuisé le stock infini de pages et d'encre bleue. Les conditions pour rechercher la vérité rien que la vérité ne sont pas désagréables, mais à la longue j'en suis venu à les vomir.

Alors j'espère que cette version sera la bonne, et je pourrai rentrer chez moi.

Jeanne

Je suis né dans les confins. L'un de mes parents est ma mère. De l'autre, je ne sais rien. J'ai longtemps cru que ma mère m'avait fait seule. Je lui ressemble tant, même figure longue et sèche, teint pâle, à la limite du maladif, joues creusées, lèvres fines et courtes, d'un rose clair. Bien sûr, cette hypothèse ne tenait pas debout. La médecine de la Patrie pouvait presque tout, mais elle n'a pas pu ou pas voulu s'affranchir de cette douloureuse condition humaine : il en faut deux pour en faire un. Il y avait donc en moi le résidu d'un autre que ma mère. Pas un autre, une autre, il ne pouvait y avoir de doute à cela. Ma mère n'avait jamais aimé que des femmes.

Vers l'âge de dix ans, j'ai appris que je vieillirais, tomberais malade et mourrais avant les autres enfants de la Cité. Comment ? Mystère. Pas par ma mère, c'est certain. À l'école ? Je ne crois pas. On n'y enseignait pas ce qui allait de soi. Personne ne donnait à ces enfants une carte de la Patrie, en disant : voilà la Cité, elle est pour nous qui avons un nom. Et voilà

les confins pour ceux qui n'en ont pas, pour la multitude. Entre les deux – séparation. Personne ne leur passait un livre avec des dates : voilà l'avant-guerre, et voilà l'après. Entre les deux – la Grande Boucherie. Les confins et la multitude, l'histoire d'avant la guerre : produits du hasard, ils ne comptent pas, ils ne sont rien. Toi, ma fille, mon fils, pas plus que l'ordre où tu es né, tu ne dois ton existence au coup de dé. Tu as été choisi parmi les infinies possibilités qui se présentaient à nous, tes parents et tes médecins. Tu es la meilleure option qui soit, tes gènes purgés des plus grossiers défauts de fabrication, à l'image de l'ordre patriotique exempt de laideur et de mal.

La multitude et son innommable fourbi n'avaient pas droit à la correction génétique. Dès sa conception, l'embryon du petit Valentin était promis au vieillissement, à la maladie, à la mort.

Je me suis mis à inspecter mon visage avec une minutie frisant l'obsession. J'ai repéré la place et le tracé exact du sillon le plus ténu. À force de grimaces mimant toute la gamme des émotions dont j'étais alors capable, j'ai identifié les plis d'expression qui se figeraient les premiers. Le front, la racine du nez, les commissures. Le visage de ma mère, dépourvu de la moindre ride – sauf un léger pli au coin gauche de sa bouche – est devenu ma boussole. Comment faisait-elle pour rester aussi jeune ? Comme moi, elle était une enfant de la multitude. Comment s'y prenait-elle pour sauvegarder cette insolente jeunesse,

sur sa peau, dans son port ? Avec une attention dérobée et un peu coupable, j'examinais les pans lisses de ses joues. Il arrivait qu'une émotion en troublât soudain l'aplat, incendiant ses tempes d'une rage violette. Mais cela était rare. La plupart du temps, son visage restait figé dans une trêve provisoire, le recueillement d'un fauve prêt à bondir.

Aussitôt, j'ai commencé mon entraînement. Éliminer les expressions faciales dans toute la mesure du possible. Figurer les muscles du front, des sourcils, de la bouche, du nez. Des grimaces élémentaires, du rire et de la colère, éradiquer la source. De la chair, aplanir les montagnes, neutraliser le feu, assécher les fluides.

Tandis qu'il guette dans le miroir l'annonce de son flétrissement prochain, l'enfant de dix ans songe à ce qui l'a précipité dans ce royaume de l'insensibilité. J'en reviens alors sans cesse au *mal de départ*. Ma naissance dans les confins, les premières années que j'y ai passées. Six ans, pour être exact. Les souvenirs en sont fuyants, disloqués. Pour un garçon à la mémoire absolue, du moins selon les dires de sa mère, l'absence de souvenirs est aussi harcelante qu'un grain de sable coincé sous l'ongle. Un nom de bourg, une rue, un numéro d'étage, un palier, le surnom d'un voisin ? Rien. Non, je ne me souviens de rien sauf de ma mère, si grande que son chignon manque d'effleurer le lustre, et de la configuration de l'appartement que nous habitions alors, et du papier peint mauve et blanc dans la cuisine et du

L'Amour et la Violence

rideau à fleurs fluorescentes dans la chambre-salon. Le chignon blond vénitien, le lustre en faux cristal, les murs sanguinolents et les fleurs cramoisies, tous flamboient intensément. Pour le reste, les rues, les amis, les aires peuplées, ils se sont désintégrés à l'instant où j'ai mis le pied sur la terre de la Cité.

Notre arrivée a précédé d'une courte avance l'apparition du Mur. Quelques minutes, peut-être une heure, pas plus. Par une succession d'événements que je n'ai jamais élucidés jusqu'au bout, ma mère et moi nous sommes retrouvés barricadés à l'intérieur de la Cité, avec ses habitants de plein droit. Et alors, le lieu où j'ai passé les premières années de ma vie a perdu en quelques jours la clarté douloureuse qui environne la plupart de mes souvenirs. Les gens des confins, mes semblables et proches, privés subitement de leur individualité, se sont confondus dans une masse indifférenciée, peuplée de silhouettes interchangeables. Fantômes errants et désarmés, pour moi aussi, ils sont devenus la multitude.

Le jour de notre fuite, je m'en souviens avec une épouvantable netteté. Quelques mois plus tôt, ma mère s'était mise au service de la famille Croissard. Elle donnait des cours à leur fille, un peu plus âgée que moi. Tous les jours, elle abattait le trajet de deux

L'Amour et la Violence

heures qui séparait notre immeuble de l'hôtel particulier où résidaient ses nouveaux patrons. Je restais chez nous, seul. Ma mère considérait que six ans était le bon âge pour apprendre à se débrouiller.

Je dormais sur un fauteuil dépliant, ma mère s'était arrangée un espace à elle derrière une grosse commode en bois poli à reflets bordeaux. Chaque matin, elle transformait le lit en canapé qu'elle ensevelissait sous de vieux plaids constellés de trous et des oreillers dépareillés. Quand elle partait, tout cela était à moi. Mon royaume.

Et je me débrouillais très bien, à flâner du salon à la cuisine, de la cuisine au salon, à rêvasser, à lire les bouquins que ma mère m'apportait par dizaines. Quand nombre de mes congénères passaient déjà pour des petites frappes accomplies, je faisais consciencieusement les devoirs que ma mère m'assignait. J'apprenais donc, sans rechigner, à lire, à compter, à m'ennuyer. Je n'étais pas malheureux.

Ma mère avait sur moi un pouvoir hypnotique. Ainsi, lorsqu'un matin elle m'a commandé de faire mon sac, j'ai obéi sans poser de question. Ce n'est que lorsqu'elle m'a lancé mon manteau et mes gants que j'ai compris que *ça* allait arriver. Que j'étais l'un de ces rares, de ces très rares gamins des confins qui pourraient s'échapper de leur trou et mettre un pied dans la Cité. Pour un jour, d'accord, mais un jour entier ! Un jour inespéré, un jour interminable ! Nous étions prêts à partir quand ma mère m'a pris le cartable des mains. « Fais voir », a-t-elle grommelé avant de disparaître dans la chambre, chapeau et bottes. Lorsqu'elle me l'a rendu, il m'a paru plus lourd, mais je n'ai pas osé vérifier ce qu'elle y avait ajouté.

C'était la première fois que je prenais le train qui reliait les confins à la Cité. Pendant les années qui avaient précédé ce voyage, le réseau ferroviaire de la Patrie s'était réduit comme peau de chagrin. L'une après l'autre, les lignes avaient été condamnées. Sur

tout son immense territoire (enfin, c'est ce qu'on disait, je n'ai jamais eu l'occasion de m'assurer personnellement de cette immensité), cinq lignes en tout et pour tout restaient ouvertes au public. Quatre d'entre elles acheminaient les hauts milieux vers leurs lieux de villégiature. La cinquième transportait chaque matin la main-d'œuvre des confins dans la Cité, avant de la ramener chez elle, le soir venu. Ma mère se souvenait d'un temps où les trains bondés de travailleurs passaient toutes les dix minutes. Puis la délinquance dans la Cité s'est mise à croître plus vite que l'appétit des hauts milieux pour le personnel de service. Le régime de séparation s'est alors durci, tarissant le torrent des flux humains, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un mince filet contrôlé de bout en bout. Six wagons aller, six wagons retour. Un temps, on a cru manquer de main-d'œuvre, mais on s'est rendu compte que les emplois laissés vacants par la multitude trouvaient preneurs sur-le-champ. Les non-affectés n'attendaient que cela pour sortir de la misère. L'unique privilège de cette couche inférieure – le droit de résider dans la Cité – ne suffisait ni à se nourrir ni à payer son loyer.

Je regardais défiler les plateaux sans relief, l'horizon strié de hautes figures rectangulaires, immeubles identiques à celui que nous habitions alors, bâtis dans un matériau qui me faisait penser à une sorte de pâte de craie. De temps à autre, je détachais le regard du dehors et le portais sur mes compagnons de voyage et leurs têtes baissées, cherchant des yeux